

## *Anne Slacik, Solitaires*

### Philippe Luez

#### *Le bois de la Solitude*

Antoine Lemaître avait décidé de quitter le barreau en 1637. Après une année d'errance, il avait choisi de venir habiter l'abbaye de Port-Royal des Champs, désertée par la communauté des religieuses depuis douze ans pour y faire pénitence et y avait été rejoint par son cousin et plusieurs gentilshommes, tous en quête de salut. Le Maître avait entrepris la traduction française de la *Vulgate* et s'était fait « garde forestier » pour le compte de sa tante abbesse de Port-Royal.

Des travaux d'entretien des forêts du domaine de l'abbaye, il reste un nom, celui de « bois de la Solitude ».

« L'affreux désert » des Solitaires de Port-Royal s'enracine dans l'épaisse forêt d'Yveline. C'est cette forêt de l'ouest de Paris qui semble peupler les retraites peintes par Philippe de Champaigne. Reprenant la *Vie des pères du désert* écrite dans cette même solitude par l'élégant Robert Arnauld d'Andilly, le peintre avait choisi d'y placer Zozime, Pélagie, Thaïs ou Paphnuce, rassemblés dans d'amples paysages moraux destinés à animer les appartements du Val-de-Grâce, destinés à devenir un autre désert pour la reine-mère Anne d'Autriche. C'est là qu'un Guido Reni place un Jérôme pénitent ou une madeleine repentante. Précisément, la représentation de l'ermite au XVIIe siècle prend généralement la forme d'un paysage animé, prétexte à donner à voir d'ample paysage de forêt comme figure du désert et retour par la solitude dans le jardin d'Éden.

#### *Fragments du ciel*

La forêt de Port-Royal, les bois de Champgarnier enserrent les marges de la ville nouvelle, mais ils ne se laissent pas aisément domestiquer. Anne Slacik est venue se perdre dans cette forêt... Dans ses errances, elle perçoit toujours des présences : tel ces arbres, peints en 2007, qui portent un nom, Piero, comme l'écho d'une présence, comme la perception du souffle d'un prédécesseur, Piero della Francesca.

Le regard d'Anne Slacik est profondément contemplatif. Elle varie les approches, et multiplie les angles de vue. Ici, c'est l'individu solitaire qui arrête son regard ; l'arbre se tord et se mue comme une présence. Ou bien elle laisse la couleur envahir la page, le feuillage recouvrir le tronc. Là, c'est l'ample futaie qu'elle retient ; la vigueur du trait vient alors structurer la sensation colorée du sous-bois. Par la rapidité de la touche, elle traduit tout autant le silence de l'espace qu'elle retient du bout de son pinceau et accroche la délicatesse d'un souffle de vent qui vient agiter les feuillages et les jeunes troncs. Lorsqu'elle laisse chanter les bruns, c'est la rudesse d'une forêt d'hiver et l'âpre frottement d'une écorce.

Chacune de ses compositions surprend par la simplicité de la palette : une simple gamme de vert, utilisée seule sur la feuille et qu'elle travaille par transparence, l'application nerveuse d'un brun ou d'un mauve pour structurer une composition dans les verts, une superposition de vert et de bleu. Lorsqu'elle choisit de travailler par recouvrement, c'est avec des blancs qui viennent griffer des fonds orangés ou des verts pâles. Mais elle travaille essentiellement par transparence. La fluidité des matières traduit cette sensation d'une couleur qui envahit l'espace visuel dès que le soleil traverse les feuillages d'un sous-bois. Quand elle choisit les verts, elle plonge notre regard dans cette couleur singulière des premiers bourgeons qui n'existe qu'aux premiers jours du printemps. Dans la chaleur

des ocres, c'est le flamboiement d'un automne ou l'or d'un couchant d'été, char de feu emportant le Solitaire dans le ciel. Dans les larmes d'une couleur fluide, c'est l'humide fraîcheur d'un sous-bois après une pluie d'été.

### *Solitaires*

Anne Slacik a ressenti que les bois singuliers qui enserrant la ville nouvelle vibraient encore de la respiration des lointains ermites de Port-Royal. La forêt francilienne, « l'affreux désert » de Port-Royal, se mue souvent en Thébàide pour citadin échappé un dimanche de printemps de son sarcophage de pierre. Le parcours d'Anne Slacik nous redonne à voir la forêt comme espace de méditation, livre ouvert pour tenter de découvrir les mystères de l'existence. Ce souffle, respiration d'un au-delà, nous plonge dans les mystères de la forêt primitive. Non celle de nos peurs, mais celles d'un cheminement intérieur. La forêt-désert devient forêt-labyrinthe, labyrinthe intérieur de l'artiste, labyrinthe intérieur du spectateur. Le cycle qu'elle peint renouvelle la quête des Solitaires : quête de silence, volonté de retour au paradis perdu. Pour Anne Slacik, qui aime à peindre en regard de nombreux poèmes, cette interprétation morale du paysage n'est pas étrangère. Ici, le texte est écrit de toute éternité : c'est l'immense poème de la Création.